XXXI

LE CYGNE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Charles de Blois avait péri à la bataille d'Auray (1364), et Jean de Montfort, son rival, était resté maître de la Bretagne. Mais l'amour de Jean pour les étrangers qui l'avaient aidé à conquérir le pays, l'accueil qu'il leur fit à sa cour, les faveurs dont il les combla au préjudice des hommes nés sur le sol breton, ne tardèrent pas à soulever les passions nationales: mis en demeure par ses barons ou de chasser les Anglais de la Bretagne, ou de quitter lui-même le pays, il choisit le dernier parti, et se retira en Angleterre. Charles V crut voir dans la conduite des barons révoltés une preuve de sympathie pour la France, et voulut en profiter pour changer en pouvoir direct le droit de suzeraineté qu'il avait sur la Bretagne. Il fit donc déclarer le pays réuni à la couronne de France, et y envoya une armée pour faire exécuter l'arrêt de confiscation. Le roi s'était attendu à n'éprouver aucune résistance des Bretons : il connaissait mal cette race, toujours rebelle au joug des conquérants [1], comme s'exprime un vieil auteur. « Se croyant déjà maître de la Bretagne, dit un poëte contemporain, il avait mis sur pied d'élégantes compagnies toutes fraîches de gentils Français élégants, qui se réjouissaient à l'idée de voir les Bretons venir d'eux-mêmes se soumettre. Il pensait avoir sans débat la Bretagne et ses habitants, pour les tondre comme des moutons. Ils avaient souffert tant de maux en défendant la France contre la servitude anglaise! ils étaient si défigurés, si balafrés, si mutilés! Les uns étaient devenus borgnes, les autres estropiés; la peau de leur visage était comme une écorce; leurs habits tombaient en lambeaux; leurs chevaux étaient morts, leur fortune perdue; ils étaient blessés tous, mais plus blessés par devant que par derrière communément. Les Français, au contraire, étaient bien peignés; ils avaient la peau douce et fine, et la barbe taillée en fourche; ils ne savaient pas de rivaux pour danser en salles jonchées; ils chantaient comme des sirènes; ils étaient tout couverts de perles et de broderies; ils étaient mignons et pimpants, et les Bretons, gros, lourds et sots : à l'avis de ceux-ci, cela n'importait guère. Mais quand vint le jour décisif, les Bretons, ayant tenu conseil, commencèrent à aiguiser leurs épées; chacun cherchait et fer et bois, harnais, dague, cotte d'acier, hache, maillet ou gros bâton à tête; chacun vendait son bœuf et sa vache pour acheter coursier ou cheval (ils craignaient tant les nouveaux maîtres!) : c'est qu'ils voulaient défendre leur liberté jus-

[1] Semper contumax regibus (cité par d'Argentré, *Histoire de Bretagne*, p. 87).

qu'à la mort! Car la liberté est une chose délectable, elle est belle, elle est bonne, elle est profitable! Ils avaient horreur de la servitude, quand ils voyaient comment elle régnait en France..... Ils aimaient mieux mourir en guerre que de se mettre, eux et leur pays, en servitude, avec leurs descendants [1]. »

Le duc Jean, rappelé d'Angleterre par ses barons, chevaliers, écuyers, bourgeois, bonnes villes et gens de commun état, s'embarqua pour venir se mettre à la tête du parti national. Son retour excita un enthousiasme tel, qu'on vit paysans, bourgeois et nobles se jeter à la mer pour aller au-devant du navire qui le portait, et le vicomte de Rohan, autrefois l'ennemi le plus acharné de sa politique, chose plus incroyable encore, la veuve de Charles de Blois elle-même s'agenouiller sur la grève devant le libérateur du pays! « Le duc, allant à eux, les releva doucement, dit le poëte déjà cité; il les embrassa en soupirant, et, saluant tout le monde, il pleura. » Puis, sans perdre de temps, et suivi désormais d'hommes nés en Bretagne, il marcha à la rencontre de l'armée ennemie (3 août 1379).

Le chant de guerre qu'on va lire, qui m'a été appris par un des compagnons de Tinteniac et de Georges Cadoudal, du village de Kerc'hoant, dans les montagnes d'Arez, fut certainement composé pour cette circonstance.

Un cygne, un cygne d'outre-mer, au sommet de la vieille tour du château d'Armor!

Dinn, dinn, daon! au combat! au combat! Oh! dinn! dinn! daon! Je vais au combat.

Heureuse nouvelle aux Bretons! et malédiction rouge aux Français!

Dinn, dinn, daon! au combat au combat! etc.

Un navire est entré dans le golfe, ses blanches voiles déployées;

ANN ALARC'H

— IES KERNE —

Eunn alarc'h, eunn alarc'h tre-mor,
War lein tour moal kastel Arvor!
Dinn, dinn, daon! dann emgann! dann [emgann!
Oh! dinn, dinn, daon! d'ann emgann a [eann!

Neventi vad d'ar Vretoned!
Ha malloz-ru d'ar C'hallaoued!
Dinn, dinn, daon! d'ann emgann! d'ann [emgann! etc.

Erru eul lestr, e pleg ar mor,
He weliou gwenn gant han digor;

[1] *Chronique du bon roy Jehan*, édit. de M. Charrière, p. 514 et passim.

Le seigneur Jean est de retour, il vient défendre son pays;

Nous défendre contre les Français, qui empiètent sur les Bretons.

Un cri de joie part, qui fait trembler le rivage;

Les montagnes du Laz résonnent; la cavale blanche[1] hennit, et bondit d'allégresse;

Les cloches chantent joyeusement, dans toutes les villes, à cent lieues à la ronde.

L'été revient, le soleil brille; le seigneur Jean est de retour!

Le seigneur Jean est un bon compagnon; il a le pied vif comme l'œil.

Il a sucé le lait d'une Bretonne, un lait plus sain que du vin vieux.

Sa lance, quand il la balance, jette de tels éclairs, qu'elle éblouit tous les regards;

Son épée, quand il la manie, porte de tels coups, qu'il fend en deux homme et cheval.

— Frappe toujours! tiens bon! seigneur duc; frappe dessus! courage! lave-les (dans leur sang)! lave-les!

Quand on hache comme tu haches, on n'a de suzerain que Dieu!

Digouet ann otrou Iann endro,
Digouet eo da ziwall he vro;

D'hon diwall doc'h ar C'hallaoued,
A vac'hom war ar Vretoned.

Ken a losker eur iouaden,
A ra d'ann od eur grenaden;

Ken a zon ar meneiou Laz;
Ha froen ha drid ar gazek c'hlaz;

Ken a gan laouen ar c'hleier,
Kant leo tro-war-dro, e peb her.

Deut eo ann heol, deut eo ann han;
Deut eo endro ann otrou Iann!

Ann otrou Iann a zo potr mad;
Kec'prim he droad hag he lagad.

Lez eur Vreizadez a zunoz
Eul lez ken iarc'h evel gwin koz.

Luc'h a dol he c'hoaf pa 'a horell,
Ken a vrumenn ann neb a zell.

Pa c'hoari kleuv, ker kre e marc'h,
Ken a zaou-hanter den ha marc'h. —

— Darc'h ato, dalc'h mad, otrou duk,
Dao war 'nhe! ai-ta! bug-ho! bug!

Neb a drouc'h 'vel a drouc'hez-te,
N'en deuz otrou nemed Doue!

[1] La mer.

Tenons bon, Bretons! tenons bon! ni merci, ni trêve! sang pour sang!

O Notre-Dame de Bretagne! viens au secours de ton pays!

Nous fonderons un service, un service commémoratif!

Le foin est mûr : qui fauchera? Le blé est mûr : qui moissonnera?

Le foin, le blé, qui les emportera? Le roi prétend que ce sera lui;

Il va venir faucher en Bretagne, avec une faux d'argent;

Il va venir faucher nos prairies avec une faux d'argent, et moissonner nos champs avec une faucille d'or.

Voudraient-ils savoir, ces Français, si les Bretons sont des manchots?

Voudrait-il apprendre, le seigneur roi, s'il est homme ou Dieu?

Les loups de la basse Bretagne grincent des dents, en entendant le ban de guerre;

En entendant les cris joyeux, ils hurlent : à l'odeur de l'ennemi, ils hurlent de joie.

On verra bientôt, dans les chemins, le sang couler comme de l'eau;

Si bien que le plumage des canards et des oies blanches qui les passeront à la nage, deviendra rouge comme la braise.

Dalc'homp, Bretoned, dalc'homp mad!
Arzao na true! goad oc'h goad!

Itron Varia Breiz, skoaz da vro!
Fest erbedenner, fest a vo!

Dare' ar foen; piou a falc'ho?
Dare' ann ed; piou a vedo?

Ar foen, ann ed, piou ho fako?
Ar roue gav gant-ha' raio.

Dont a rai a-benn eur gaouad,
Gand eur falc'h arc'hant da falc'hat;

Gand eur falc'h arc'hant er bro-ni,
Ha gand eur fals aour da vedi.

Mar plije gand ar C'hallaoued
Daoust hag int mank ar Vretoned?

Mar plije gand 'nn otrou roue
Daoust hag hen eo den pe Zoue?

Skrigna ra bleizi Breiz-izel,
O klevet embann ar brezel,

O klevet ar iou, a iudont :
Gand c'houez ar C'hallaoued a reont.

Enn henchou, e-herr a welour
O redeg ar goad evel dour,

Ken iei ru-glaou brusk ann houidi,
Hag ar wazi gwenn o neui.

On verra plus de tronçons de lances éparpillés qu'il n'y a de rameaux sur la terre, après l'ouragan;

Et plus de têtes de morts qu'il n'y en a dans les ossuaires du pays.

Là, où les Français tomberont, ils resteront couchés jusqu'au jour du jugement;

Jusqu'au jour où ils seront jugés et châtiés avec le Traître qui commande l'attaque.

L'égout des arbres sera l'eau bénite qui arrosera son tombeau!

Dinn! dinn! daon! au combat! au combat! Oh! dinn! dinn! daon! Je vais au combat.

NOTES

On voudrait pouvoir en douter, mais la chose n'est pas possible; le chef de l'armée française que l'auteur de ce chant de guerre énergique flétrit du nom de *traître* n'est autre que la fleur des preux, le héros du quatorzième siècle, messire Bertrand du Guesclin! Il dut tout naturellement devenir odieux à ses compatriotes du jour où, les Anglais chassés et le pays restant exposé aux seuls envahissements de la France, il fit, lui Breton, cause commune avec les ennemis de la liberté bretonne, et commanda l'expédition dirigée contre sa patrie. « Le changement des siens à son égard le surprit et lui fut très-pénible, dit un contemporain. En vain essaya-t-il d'y porter remède : dans tous les lieux où il allait, les Bretons lui tournaient le dos. Ses parents mêmes étaient chagrins de le voir, ainsi en révolte, amener Picards ou Genevois pour combattre son vrai seigneur; ce n'était pas très-noble guerre : ses propres soldats le quittaient, pour passer dans l'armée bretonne : tout connétable qu'il

---

Muioc'h a dammou goaf, e sklent,
Eged skoultrou goude barr-went;
Ha muioc'h a bennou-maro,
Eged e karneliou ar vro.
Potred Gall, elec'h m'a koueint,
Beteg deiz ar varn a c'hourvint;
Beteg deiz ar varn hag ar fustl,
Gand aan Trubard a ran ar rustl.
Ann deveradur eux ar gwe,
Rai dour benniget war he ve!
Dinn, dinn, daon! d'ann emgann, d'ann emgann!
Oh! dinn, dinn, daon! d'ann emgann a [eann!

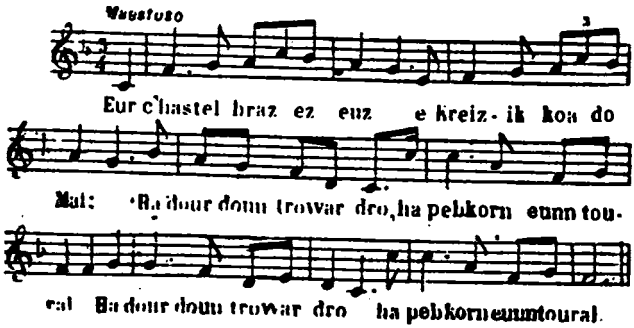
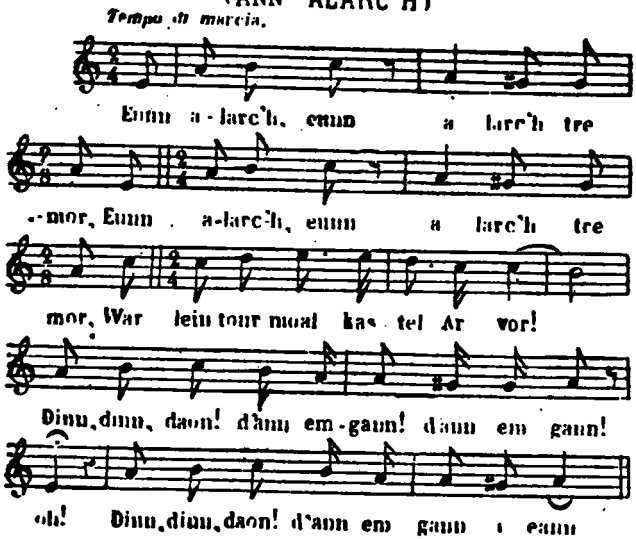
était, aucun ne lui restait fidèle [1]. » Ce titre et les autres faveurs dont Charles V l'avait comblé lui firent sacrifier au roi son pays par reconnaissance. « Le roi, poursuit l'auteur que je viens de citer, l'avait aveuglé par ses dons. » Mais du Guesclin ne recueillit pas le fruit de son dévouement à la France. Vaincu en tenant tête à son pays, il se vit soupçonner par Charles V d'infidélité ; juste châtiment de la félonie trop réelle qui fit exclure son image de la salle des états de Bretagne. Un historien de nos jours, a blâmé la sévérité des états. Dans son étude, très-remarquable d'ailleurs, mais trop empreinte des sentiments modernes sur le connétable de France, M. de Carné a trouvé la conduite de du Guesclin « légitimée par la gloire. » La gloire ne légitime rien, mais les regrets du bon connétable lui ont assuré le pardon : ils furent si vifs qu'il en mourut [2]. Charles V, alors, « apprenant l'union, la résolution et l'audace des Bretons, se repentit amèrement, dit un chroniqueur, et, craignant de plus grands désastres pour lui et son royaume, il offrit la paix à leur duc (1381) [3]. »

[1] Guesclin partout où il alloit,
Encontre lui Bretons trouvait...
Car alors qu'il fust connestable
Nul près de lui n'estoit estable :
Ainçois le quittoient de tous points,
Kar à lor duc estoient inclins.
(Guillaume de Saint-André, éd. de M. Charrière, p. 324.)

[2] Trop grand deuil en son cuer avoit,
En voyant la dissension
Estant entre sa nacion
Et les François que il aimoit
Marri estoit ; plus ne povoit. (Id., *ibid.*)

[3] Karolus Francorum rex, audiens unionem, voluntatem et audaciam Britonum..., doluit valde, et timuit ne deteriora sibi et suo regno contingerent. (*Chronicon Briocense ;* ap. D. Morice, Preuves, t. I, col. 55.)

LE VASSAL DE DUGUESCLIN
(GWAZ AOTROU GWESKLEN)



LE CYGNE
(ANN ALARC'H)